

Hier...

Il vient de la quitter.

À peine trois jours, et elle a l'impression de revivre.

Plus de coups, plus de disputes interminables, et plus de mâchoires fracturées. Plus d'explications hasardeuses à donner aux voisins, ou à la famille.

Même les enfants seront plus en sécurité sans cette brute à la maison. Elle a peur depuis le premier coup. Elle a peur pour le bébé. Peur qu'il lui fasse du mal.

Ça n'arrivera pas, mais elle est terrifiée quand même. Elle vit dans cette cité depuis de longues années, et elle s'est rendu compte, au fil du temps, que cette façon de traiter les femmes était monnaie courante dans le quartier, comme si tous les dingues de la ville habitaient dans ce dortoir. Il est déjà parti, plusieurs fois, puis revenu, plusieurs fois aussi.

Elle a du mal à lutter contre ce physique de boxeur, ces bras énormes, et ses mains calleuses de travailleur manuel. Il est ce qu'elle espérait, physiquement, d'un compagnon de vie. Il est la sécurité, les épaules larges, l'image de son père, peut-être, qui a tué sa vie à petit feu, pour avoir, deux années avant sa mort, une maison de quatre pièces, un bout de jardin, et un barbecue en dur...

Pour avoir, et pas pour être, parce que ce père avait été obsédé par le fait que ses parents à lui avaient eu une maison à la campagne, un appartement en ville, et une voiture neuve tous les trois ans.

La voiture.

Lavée religieusement, chaque dimanche matin, après l'achat du journal que personne ne lisait, mais qui offrait le supplément télé. Lavée sur l'allée qui menait au garage, puis passée au Polish, amoureusement frottée avec un chiffon de coton spécialement destiné à cet usage et que sa mère avait interdiction d'utiliser pour le ménage.

La vie.

La vie toute simple de ces générations de travailleurs, d'ouvriers, à qui on avait fait croire que le devenir passait par la possession, par le dernier modèle de réfrigérateur, de cuisinière, de table en formica, par les choses de Pérec, et par le droit aux vacances, rapidement devenu autre chose que le repos mérité après une année de labeur. La parenthèse obligatoire qui prouvait que l'on avait réussi. Les banques avaient très rapidement compris que cette obligation de réussite permettait des prêts d'argent à des taux prohibitifs.

Toute cette pseudo-éducation qu'elle avait reçue, et qui l'avait menée tout droit dans ces organismes chargés de gérer les envies du petit peuple. Le prêt pour la cuisine, incorporée bien sûr et pas vraiment utile dans cet appartement, mais tellement importante aux yeux des voisins, et le canapé en simili cuir avec la table basse offerte par ce gentil vendeur, et la télévision en couleur.

La télévision. La porte vers d'autres mondes.

Robert était merveilleux au début de leur mariage.

Merveilleux.

Il l'appelait « Ma petite princesse », et s'était montré tellement attentionné. Jusqu'à ce premier coup.

Un soir.

Après un apéritif avec ses copains de chantiers. Ceux qui, comme lui, traînaient leur galère au bistrot. Toute la journée à chercher des boulots de misère, des boulets de misère, des missions intérimaires, des emplois de manœuvres sur les chantiers de construction où s'élevaient des immeubles qu'ils n'habiteraient jamais, avec du carrelage qu'ils ne pouvaient voir que dans les magazines de décoration, s'ils les avaient seulement feuilletés.

Elle avait tenté de lui expliquer que ce dernier crédit, auprès d'un autre organisme de financement puisque la banque ne voulait plus leur prêter quoique ce soit, n'était peut-être pas une très bonne idée, que la voiture n'était pas si vieille.

Il avait mal pris la remarque.

Très mal.

Le ton était monté, et il avait eu gain de cause. Notamment quand sa main s'était écrasée sur la joue de Martine. Pas réellement de dégâts, mais une belle marque bleue, puis violette, puis jaunâtre pendant une bonne semaine.

C'est à cet instant précis qu'elle avait commencé à avoir peur de lui. Et ça avait duré jusqu'à chaque séparation, quand elle commençait à revivre, pendant deux jours, une semaine, rarement plus d'un mois. Il faisait amende honorable et la suppliait de lui pardonner, lui offrait des fleurs, lui jurait de ne plus la frapper, jamais. Il tenait toutes ces promesses quelque temps, puis il rentrait un soir, saoul, ou presque, et saisisait le moindre prétexte pour recommencer à assurer sa domination masculine. Un maillot de corps pas lavé, et c'était celui qu'il préférait et elle l'avait fait exprès, ou une remarque sur ses merveilleux copains de beuverie.

Intenable.

C'était intenable.

Cette fois, c'est la bonne. Il ne reviendra plus. Il ne faut plus qu'elle l'accepte. Il faut qu'elle tienne le coup devant ses promesses, et qu'elle s'habitue à être seule. Merveilleusement seule.

Les petits n'ont pas besoin d'entendre ces cris de douleur, ces cris de haine face à cette violence gratuite et sans aucun fondement, hormis celui de prouver qu'il est un homme. Fort. Qu'il n'a peur de personne, et surtout pas d'une femme qui fait la moitié de son poids.

Un homme.

Elle en voit sur les magazines, avec leurs familles, et ils semblent tous si heureux. Comment font-ils ? Comment la vie autorise-t-elle des différences aussi énormes entre les êtres humains, et pourquoi ? Pourquoi certains d'entre eux ont-ils tout ce qu'ils peuvent souhaiter, tout le bonheur du monde et d'autres rien. Pourquoi certains meurent-ils de faim, alors que d'autres meurent de trop manger ? Étouffés dans leur graisse ?

Elle ne se plaint pourtant pas.

Jamais.

Mais des regrets l'assaillent parfois au détour d'une page feuilletée, d'une photo aperçue sur les journaux qui montrent les « grands » de ce monde, en entendant une chanson à la radio...

Elle fera le maximum pour ses fils. Pour qu'ils puissent obtenir tout ça. Qu'ils fassent de belles études, qu'ils deviennent des notables.

Des notables.

Richard a eu six ans hier, et son père n'était pas là. C'était mieux comme ça. Le petit comprend déjà que les cris de sa mère indiquent la peur et la souffrance.

Il s'est jeté devant son père mercredi dernier en lui criant d'arrêter de faire du mal à maman. Quant au bébé, il ne se rend pas compte. Elle ne l'en croit pas encore capable, malgré certains regards. Il se réveille quand les hurlements s'intensifient, mais ne se met pas à crier de concert, il regarde, simplement. C'est un enfant calme. Il dort bien, et semble toujours voir le monde avec curiosité. Des yeux immenses, d'un vert presque jade, transparents, et un éternel sourire sur le visage.

Le père est fou d'admiration devant Richard. Il n'aime pas le bébé. Il ne le voulait pas. Un seul enfant lui aurait suffi, et il lui a même demandé de se faire avorter. Elle n'a pas voulu.

C'est pourquoi elle espère qu'il ne leur fera jamais de mal. Il faut quand même qu'elle l'autorise à venir les voir. Une fois par semaine, au moins, et le matin, avant que l'alcool ne fasse de trop gros dégâts. Richard lui a demandé ce matin si son père revenait aujourd'hui. Elle lui a répondu que non. Qu'il fallait lui laisser un peu de temps pour que la dispute se tasse.

— C'est quoi, tasse ?

— Ça veut dire qu'on va oublier, tous les deux, qu'on s'est disputés, et que peut-être, un jour, nous pourrons à nouveau habiter ensemble.

— Et Papa te tapera plus ?

— Plus jamais, mon trésor, plus jamais...

Elle savait, en lui disant plus jamais, que c'était un mensonge. Qu'il reviendrait sans doute, parce qu'elle l'aime, malgré tout, mais qu'il continuera à la frapper.

Trop facile. Pas de répondeur. Un pieux mensonge, aurait dit sa mère, mais un mensonge quand même. Tant pis. Le petit doit croire au bonheur, même s'il a déjà compris que ce n'est pas facile. Que dans la vie, il y a des forts, et des faibles, et que les pires sont parfois les faibles qui font entrer leur manque de confiance en eux dans la tête de ceux qui les aiment à coup de bâtons de base-ball...

Elle le sait, depuis quelques années, et elle sait aussi qu'elle est faible. Ses fils, tous les deux, appartiendront à la première catégorie. Richard, c'est sûr, il est si gentil, tellement attentif, si câlin avec elle, prévenant comme un petit homme, toujours à l'écoute.

Le bébé, c'est difficile. Comme tous les nouveau-nés, on a du mal à se faire une opinion, à envisager son avenir. La vieille d'à côté lui a dit qu'il sera grand et fort. Un guerrier, un soldat, quelque chose comme ça. Qu'il sera puissant, mais qu'elle ne sait pas comment.

Aux questions de Martine, elle avait semblé hésiter. La peur était passée dans son regard, et Martine l'avait vu. Un bref éclair de terreur. Un sursaut. Puis plus rien. Elle n'avait plus rien dit.

Elle se trompe rarement. Elle s'occupe de tous ceux de la cité qui ont des problèmes, des difficultés à faire partir la mauvaise chance, ce genre de choses.

Martine a du mal à le voir en soldat. Il est si petit encore. Trois jours, et elle s'est déjà habituée à l'absence. Elle aime aussi quand il est là, sa présence...

Elle n'a plus peur depuis trois jours...

La fenêtre est ouverte et elle l'entend, sur le parking, juste en bas. Il est avec ses potes. Il doit habiter chez l'un d'entre eux. Les poivrots sont solidaires...

Elle entend aussi Richard, qui pousse de grands éclats de rire avec ses copains de l'allée. Elle prend le bébé dans ses bras, et se dirige vers la fenêtre, pour voir bouger son petit monde.

Richard est juste là. Il s'amuse au ballon sur le parking, avec ses amis, et joue à courir entre les voitures. Il est drôle. Il rit sans arrêt.

Elle voit *son homme*, lui aussi avec ses amis. Ils sont en train d'essayer la nouvelle voiture de Robert. Celle qui appartiendra à la banque pendant encore cinq années. N'importe quoi. Ils font n'importe quoi. Comme si ce parking était un circuit fermé.

N'importe quoi. N'importe quoi !!

Non, non !

Richard vient de déboucher devant son père. Juste devant. Quand celui-ci est en bout de ligne droite sur le circuit de la cité. Elle n'aurait jamais pensé qu'un enfant heurté par une voiture pouvait s'envoler aussi haut. Elle serre le bébé trop fort, le pose dans le berceau, et se précipite dans les escaliers pour ramasser son fils, celui qui vient de mourir sous ses yeux. Parce qu'elle sait qu'il est mort. Que le choc l'a tué. Que ce qu'elle a cru voir voler au-dessus de la voiture n'était pas vraiment son enfant, mais l'âme de celui-ci. Que son âme est partie, rejoindre le Créateur, et s'asseoir à sa droite. Elle doit avoir du courage. Elle doit avoir ce courage-là. Celui qui va lui permettre d'élever Victor comme un enfant unique.

Ce courage-là.

Pour Richard, qui est maintenant un ange dans le ciel. Et pour le bébé.

Pour le bébé.

Aujourd'hui...

— Me regarde pas ! Putain, me regarde pas ! Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Une gifle. Une de plus. C'est au moins la cinquième...

Ça ne change rien. Elle continue de le fixer. Elle n'a même pas cillé. Pas un mouvement des paupières quand sa tête entre en contact avec la paume... Elle est forte...

— Tu vois, je suis qu'un singe. Un singe aux mains pleines de sang... je sais que tu peux pas comprendre ce que je te dis... Tu parles pas les vrais mots... Pas comme elle.

Un singe aux mains pleines de sang. Il aime bien ça. Parce que ça excuse tout. Les hommes ne sont que des singes, des singes avec les mains pleines de sang...

Il se lève, et fait le tour de la petite table du salon. Son manteau s'accroche dans l'angle et il tire dessus pour le dégager. Le vase sur la table se brise sur le sol, et la fille ne réagit toujours pas.

La télévision est allumée, mais le son est coupé. Il voit qu'on parle de lui. Les photos sont celles de quelques-uns de ceux qu'il a supprimés. Ça a laissé quelques traces. Il s'en fout. Les traces, c'est ça qui permet aux gens de ne pas vous oublier...

« Ça avait débuté comme ça... » disait Louis-Ferdinand...

Les filles. Toutes les mêmes.

Perchées sur des idées de douze centimètres qui les transformaient en autre chose. Il avait horreur de ça. Il avait toujours eu horreur de ça. Il ne supportait pas ces rires, ces sourires entendus, ces cache-cache ridicules, pour que les hommes les emmènent quelque part.

Quelque part.

Les hommes ne les voyaient que comme l'image qu'elles voulaient bien leur donner. Ils ne pensaient de toute façon qu'à une seule chose, se vider dans ces corps, s'épancher sur ces ventres qui les avaient portés. Qui l'avaient porté, lui.

Sa mère, elle était comme les autres. Ce sanctuaire qu'il apercevait parfois, quand elle laissait la porte de la chambre entrouverte et qu'elle faisait des bruits avec le père. Pour qu'il voie. Pour qu'il comprenne à quel point tous les hommes étaient menteurs, quand ils disaient de l'amour, quand ils disaient des mots vides de sens, des mots qu'on dit sans y penser quand le corps prend le dessus sur le cœur.

Viktor, il n'aimait pas ça.

Elle pleurait, à chaque fois, parce qu'elle voyait que le petit garçon avait encore été le témoin de cette déchéance. De ces bruits qu'elle faisait pour que le père finisse plus vite. Le père qu'elle avait couché sur elle. Elle buvait, avec lui, ce vin qu'il sortait du placard.

Elle ne savait pas dire non.

Le rire de Maman quand le père lui passait la main sur les seins. Les seins qui l'avaient nourri, lui, qui lui avaient permis de vivre, d'être là aujourd'hui, juste ici, à attendre.

Ceci explique sans doute cela. Ce qu'il est aujourd'hui. Ce pourvoyeur de rien. Un service qu'il rend, en quelque sorte. La fille le fixe toujours. Elle est belle. Il aurait pu tomber amoureux. Mais elle porte le prénom de la seule qu'il a aimée. Et puis la rencontre. Et puis elle a eu peur, comme toutes les autres. Les marques, les cicatrices qu'elle a pu voir dans ses yeux, son visage, les traces, puis les

cahiers qu'elle a finis par trouver. Puis le sourire, les yeux qui regardent vers le loin, et les pages qu'elle accepte parce qu'elle est sûre qu'il est gentil. Mais il n'y aura pas de matins, pas de soleils à travers les rideaux, rien de tout ce qui aurait pu fabriquer une vie normale. Elle a vu le corps de son vieil amant, quand elle est sortie de la chambre. C'est là que tout a basculé. Elle aurait dû aimer ça. Elle aurait dû lui dire qu'elle comprenait.

Ses souvenirs reviennent, comme un hommage à la tendresse qu'elle a dit qu'elle éprouve pour lui. Parce qu'elle lui a dit, et elle le pense aussi. Sans doute.

Parce que les doutes, c'est pas permis.

Parce que les doutes, ça fabrique des choses. Et ça les défabrique aussi...

Défabriquer de la tendresse, c'est ouvrir une porte, une porte vers le rien, et le rien, c'est tellement difficile à accepter. C'est pour ça qu'il va l'aider à partir. Ils disent qu'il est un tueur en série, qu'il est d'une force colossale, mais ils ne disent jamais l'Amour, ils ne disent jamais qu'ils sont trouvés allongés délicatement, et qu'ils ont les yeux ouverts et pleins de tendresse. Ils ne disent jamais que ceux qui sont morts étaient des brutes, des mauvais hommes.

Ils ne disent jamais sa tendresse à lui, mais comment peut-on expliquer la tendresse ?

Et ses mots à elle, tellement différents des siens.

Lui, il ne sait pas dire les mots. Pas ces mots-là en tout cas. Il ne sait dire que ses maux, ses maux à lui. Il les écrit depuis si longtemps. Mais elle ne pige pas. Comment lui faire comprendre que parler, pour lui, c'est dire ? C'est écrire...

Ses mots à elle, c'est pas des mots qu'il comprend, parce que c'est pas des mots qui parlent... ça parle pas, ça... ça fait croire...

Lui, il se voit à travers les yeux qu'elle a quand elle ne le regarde plus... Il se retourne et fixe celle qui lui fait face. Pas un mot. Elle semble l'ignorer. Elle est toujours en vie. Il le sait. Elle veut qu'il croie le contraire. Elle est forte. Elle a vécu des choses avant lui. Elle sait qui elle est.

Même pas une larme.

Pas bouger.

Surtout pas bouger.

Ça a marché quand il a mis l'oreiller sur elle. Elle s'est débattue, puis a cessé de remuer.

Que tu es conne ma pauvre fille !

C'est un dingue. Elle aurait dû s'en douter, déjà, à la façon dont il la regardait... et puis le coup de grâce, les cahiers lus en cachette. Tous ces morts, tous ces crimes, et cette jouissance dont il parle...

Scheiße !

Les fous furieux, c'est toujours pour elle... elle les attire... Les types normaux doivent croire qu'elle est trop belle pour eux... ou trop intelligente, ou trop bête... trop quelque chose, c'est sûr... À la fac, c'était pareil. Les pervers, pour elle. Les autres filles n'en voulaient pas.

À la dernière baffe, elle a failli laisser échapper un cri. Pas facile de faire la morte quand celui qui vous a tué continue à vous gifler pour le plaisir. Pas facile de garder les yeux ouverts sans remuer les paupières... mais les paupières, elles savent que leur vie est en jeu. Leur vie à elles, et sa vie aussi... alors elles ne bougent pas.

Pas trop.

Juste un peu quand il tourne la tête et qu'il regarde ailleurs... elle sait faire. La comédie, c'est son truc...

Pourquoi a-t-il changé ? Pourquoi est-il devenu ce qu'elle a peur qu'il soit depuis leur première rencontre ?

Il fixe la télévision depuis un petit moment, et elle, elle fixe le cendrier en bronze posé sur la table qui les sépare. Il est tout neuf... elle ne fume pas. Elle l'a acheté juste pour la déco, parce qu'elle le trouvait beau... *Il est beau. Putain, c'est vrai qu'il est beau...* Il a un air d'aventurier, et elle aime les mecs qui ont l'air d'avoir vécu des aventures...

Le plus dur, c'est de respirer sans montrer qu'on respire... Elle a envie de crier, de hurler, de reprendre son souffle, de rire et de pleurer, mais elle ne peut pas... Si elle fait ça, il va la tuer pour de vrai... c'est le dingue dont ils parlent partout. Celui qui tue les gens, celui qu'ils appellent « Le Tueur »... Et pourtant elle y a cru. Elle a cru qu'il était différent de ce que son dossier disait. Elle a cru qu'il pourrait l'aimer.

Quelle conne !

Il la regarde encore.

Il n'a pas compris qu'elle est morte ?

Il continue à lui parler comme s'il espérait qu'elle allait répondre...

— Pourquoi ?

Bordel... pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous êtes toutes pareilles ?

Pareilles ? Pareil que quoi ? Qu'est-ce qu'il raconte ? Et elle ne peut même pas sourire, puisqu'elle est morte...

— Pourquoi je peux pas vous faire confiance ?

Nous y voilà... la confiance... Et là, elle ne peut pas répondre... D'ailleurs, même si elle pouvait, elle ne voudrait pas... parce que la confiance, c'est sa grande interrogation, à elle aussi... pas vraiment sa spécialité...

À qui, à quoi faire confiance ?

À ces hommes qui la regardent comme si elle n'était qu'un morceau de barbaque ?

À son père ? Le premier à l'avoir caressée *là où ça fait du bien, tu verras ma chérie...*

À sa mère ? Qui savait, mais qui, la seule fois où elle a tenté de lui expliquer ce que faisait Papa, lui a répondu qu'elle ne rentrerait pas dans ce jeu-là ? *Hors de question... tu ne dois pas mentir, c'est trop grave. Et ton père est incapable de ce genre de choses...*

Elle n'a jamais fait confiance à personne, mais elle ne peut pas lui dire... Elle est morte. Il l'a tuée. En tout cas, il en est sûr. Si ce n'était pas pathétique, ça deviendrait presque drôle...

Elle pense à l'aconitum napellus qu'elle cultive dans sa chambre. Pourquoi pense-t-elle à ça maintenant ? C'est vrai que le « casque de Jupiter » est plutôt agréable à regarder, avec ses violets presque iridescents, mais c'est une plante magique. Magique. Elle a failli laisser échapper un soupir au moment où il lui a parlé.

— Tu dois aimer les hommes... j'en suis sûr... tu ressembles à ma mère...

À sa mère... bordel, ils sont tous pareils... elle sait pourquoi elle n'aura pas d'enfants. Si c'est pour en faire des dingues, obsédés par leur Maman... Heureusement que la dernière gifle lui a permis de bouger la tête, la douleur qui lui vrillait le cou est en train de disparaître.

Il se lève, et se dirige vers la chambre.

— Je vais préparer ton lit... tu vas devoir te reposer maintenant, en attendant qu'ils te trouvent...

C'est le moment, celui qu'elle attend depuis une heure au moins. Elle tourne la tête vers la porte d'entrée et bouge légèrement dans le fauteuil de cuir.

Très légèrement.

Prison...

Un

Je m'appelle Victor, et c'est dur à porter.

Surtout à six ans.

Parce que j'ai six ans et que je n'ai pas la vie facile.

C'est à cause de mon père. Il ne m'aime pas. Il ne m'aime pas parce que je suis différent. Il ne m'aime pas et je crois que c'est de ma faute.

Il n'est pas très malin. Il sait que je le sais. Ce qu'il ne sait pas, c'est que je suis plus malin que lui. Il ne sait pas, mais il se doute, et c'est pour ça qu'il cogne. Tout le temps. Il crie après moi, il crie après ma mère, et il cogne. Il a des mains comme des battoirs. J'en ai vu à la télé. Ça sert à taper sur le linge. Sauf que lui, il tape sur nous. Il me fait peur des fois.

Ma mère elle croit que je suis gentil, que je suis pas comme lui. Ce qu'elle ne peut pas imaginer, c'est que je suis pire.

J'ai appris à lire, tout seul. J'étais petit. Alors maintenant je lis tout. Des magazines, des livres policiers, même les livres que mon père planque dans les tiroirs de son bureau. Il y a des photos de femmes toutes nues dedans. Je n'aime pas ça.

Je dors dans la mezzanine. C'est comme un placard, mais au-dessus du salon. Il faut passer par un escalier très étroit pour y accéder. Un peu comme une échelle. Personne n'y va, sauf ma mère, de temps en temps.

Alors personne ne sait que je lis tout ça. Je planque tout dans un coin, sous une caisse de jouets que je n'ai jamais regardés. Ma mère, elle se doute, mais elle n'est pas sûre. Je l'aime parce que c'est ma mère, mais des fois je crois que c'est pas suffisant. Personne ne voit rien. Personne ne voit rien parce qu'ils ne me regardent pas.

Moi, depuis ce matin, je regarde le chat.

Le vieux il a jamais voulu d'un chat à la maison. C'est pas vraiment une maison. C'est dans un bâtiment où on est nombreux. On entend tout ce que les autres ils disent, tout ce qu'ils font. Alors c'est sûr, ils nous entendent aussi.

La nuit dernière, j'ai vu des images dans mon rêve. Souvent je rêve à des trucs d'avant. Des trucs comme à la télé, dans les vieux films. Sauf qu'à la télé, ils parlent français, sinon on ne comprendrait pas, et là ils parlaient autrement. C'était bizarre. Et c'était beau. Ils avaient des costumes, et il y avait de la musique. Oui, c'était beau.

Je sais pas pourquoi j'écris tout ça. J'ai lu quelque part que ça s'appelait un journal intime. Parce que ce qu'on écrit, c'est dans l'intimité. Personne ne peut le lire. Personne ne le lira. Je crois pas.

Le vieux il avait dit pas de chat. Et pourtant, ce matin ma mère elle est revenue avec un petit. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais mon père il a pas moufté.

Quand il rentre du bistrot, on se met à table, on mange sans dire un mot. Il est énervé, ça se voit. Quand c'est comme ça, ma mère et moi, on ne dit rien. Puis quand on a fini de manger, il hurle. Il hurle tout le temps, alors on est habitué. Il hurle qu'il est allergique. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais ça a l'air grave. Je vois qu'elle a peur qu'il passe le chat par la fenêtre, mais elle lui dit que ça suffit.

Alors il moufte pas. Encore. C'est pas dans ses habitudes, mais c'est bien. Moi, j'aime pas les chats et je ne sais pas pourquoi. Je le dis, alors il m'en colle une, parce qu'il ne peut pas en coller une à ma

mère qui tient le chat et qu'il est allergique. Alors c'est moi qui ramasse. Chaque fois pareil. Il cogne tellement fort que je finis sur le canapé. Quand je me relève, elle le regarde comme si elle voulait le tuer. Et les mots qu'elle lui dit empêchent le vieux de répondre. Il a pas le temps.

— Je ne veux plus vivre avec toi, tu mens, tu es violent ! Je ne peux plus !

Le ton monte un peu à la fin de la phrase. En tout cas, il moufte toujours pas. Elle, elle pleure. On dirait qu'elle va faire une crise de nerfs, comme ils disent à la télé. Des fois, ils montrent des gens qui font des crises de nerfs. Ça commence comme ça.

Je vois bien qu'il essaye de lui faire de la peine. Il fait même semblant de pleurer mais ça ne marche pas. Elle sait que c'est du cinoche. Que c'est comme dans un film. Tout ce qu'il veut, c'est faire des bruits avec elle, tout à l'heure, quand ils vont aller se coucher. Je crois qu'elle, elle ne veut pas.

Elle défait le canapé-lit, comme quand la vieille vient dormir chez nous. C'est pas souvent. Je l'aime bien. C'est ma grand-mère. Elle est gentille. Elle ne crie jamais. Elle sent bon. Comme les gâteaux qu'elle fait cuire dans le four. Elle est plus gentille que lui, et pourtant c'est son fils. Je ne comprends pas pourquoi ils ne se ressemblent pas.

Je monte dans ma chambre pour me coucher. Ma mère, elle me tend le chat, et je l'emmène avec moi. J'ai pas trop envie. Il se roule en boule sur mon lit, et dès que je le touche il fait un bruit bizarre. Il ronfle. J'aime pas ça.

Elle monte dans ma chambre. C'est rare.

— Je sais que tu es intelligent, Victor. Je sais que tu fais semblant. Je suis ta mère, je sais tout... Les mères, ça sert à ça. Ça sert à protéger les enfants, à leur tenir chaud.

Elle ne sert pas à ça, elle.

Elle ne sert à rien.

Je l'aime, c'est sûr, mais elle ne sert à rien. Lui, il continue à cogner. Des fois, je voudrais être grand et le tuer.

Elle referme la porte d'un seul coup. J'ai peur du noir. Dans ma chambre, il n'y a pas de fenêtre. Alors quand elle ferme la porte, c'est tout noir.

Parfois, j'ai peur.

Faut que je me force à penser à autre chose. Le chat. Si je le touche, il va encore faire ce bruit. Il va encore ronfler. Alors je le touche pas. J'essaie. Je ne peux pas bouger mes pieds parce qu'il les attaque. Comme si c'étaient des souris. J'aime pas ce chat. J'ai posé Nounours à côté de mon lit. Il est vieux, mais lui je l'aime bien. Il ronfle pas. Alors j'allume un peu la lampe sur la petite table de chevet, et je regarde le chat. Il me regarde aussi.

Et Nounours a bougé. Sûr. Les ours en peluche ça ne bouge pas, mais lui je l'ai vu. Il a les yeux tout blancs. Je prends le couteau des grandes occasions. Ma mère elle croit qu'elle l'a perdu, qu'elle l'a jeté à la poubelle sans faire exprès, mais c'est moi qui l'ai pris. Il est caché sous la moquette. Elle ne passe presque jamais l'aspirateur ici. Il est trop lourd à monter dans les escaliers.

Je tire les draps et la couverture. J'écoute les bruits de la maison. Je surveille Nounours. Il bouge, je vois son ventre qui respire.

Quand je suis comme ça, je me raconte des histoires. Des histoires d'avant. Je fais comme si j'étais quelqu'un d'autre. Et des fois, ça marche.

Doucement, je repousse les couvertures.

Quand je regarde Nounours, il est à sa place, sur la petite chaise à côté du lit. Je suis sûr qu'il n'a jamais bougé.

Parfois, j'aime pas être encore petit.

Le chat non plus ne bouge plus. Il doit dormir. Je suis le seul à être réveillé. Mon père dort sur le canapé. Je l'entends ronfler à travers la porte. Comme le chat. Dès que je bouge, même quand il dort, il ronfle.

Je l'aime pas.

J'aime pas qu'il m'aime. Je ne mérite pas qu'il m'aime. Tant pis pour lui.

C'est pas moi qui le fais. C'est l'autre.
Celui qui vit dans moi et qui sort des fois.

— Maman !

Je ne sais pas pourquoi je l'appelle. Elle ne va pas comprendre pourquoi j'ai fait ça.

— Maman !

Je l'entends qui se précipite. J'entends même la lampe bleue, la grosse lampe qu'elle aime bien, qui tombe par terre sur le lino. Je l'entends qui se casse. Ça fait du bruit. Les voisins aussi doivent l'entendre. Ils vont se réveiller. Tant pis. De toute façon, ils ne disent jamais rien quand mon père il nous cogne.

Eux aussi, si j'étais grand, je les tuerais.

Tous.

Quand elle rentre dans la chambre, elle s'arrête. Je crois qu'elle va me serrer contre elle parce c'est ce qu'elle fait d'habitude quand je fais un cauchemar. Pas là. Elle me regarde, et quand elle s'approche, elle se met à crier. Je sens son haleine. J'aime pas ça non plus. J'aime pas son odeur. Elle sent pas le gâteau. Elle sent la nuit. Je ne dis rien parce que j'ai fait une bêtise.

Une grosse bêtise.

Elle ne crie plus. Elle me regarde avec la bouche ouverte.

Il arrive après elle. Il a sa tête pas réveillée des matins après les soirs où il boit trop. C'est souvent. Et là, en plus, c'est la nuit. J'ai peur qu'il me cogne encore. Mais c'est difficile, parce qu'il y a pas la place.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Mais qu'est-ce qu'il a fait ?! C'est quoi tout ce sang ?

Il parle et elle, elle me regarde. Elle regarde aussi le chat par terre. Moi, je répète un truc sans arrêt.

— Me mordre...

Mon père demande encore ce que j'ai fait. Elle, elle ne sait pas.

— Je ne sais pas... Il était assis sur son lit quand je suis arrivé dans la chambre, et il y a du sang partout, et le chat, le chat...

Moi, je vois que j'ai du sang partout sur moi. Ça sent bon. J'aime bien ça.

— Me mordre...

Son regard passe sur ce qui reste du chat, jeté par terre à côté du couteau qu'elle cherche depuis des semaines. Le couteau aussi est plein de sang.

— Me mordre...

Puis ses yeux à lui suivent ceux de ma mère qui regarde le chat. Je vois ses yeux à lui qui me regardent à nouveau. Il a peur. Pour la première fois, je sens qu'il a peur de moi et j'aime ça aussi.

— Pourquoi il a fait ça ? Il dit.

Et mon père montre le chat jeté par terre parce que c'est pas la peluche. Nounours est assis à sa place, sur la chaise à côté du lit.

Le chaton est au milieu d'une flaque de sang, et ses yeux sont morts. Ils sont morts parce que sa tête est presque à vingt centimètres de son corps, et qu'elle n'est plus attachée à son cou.